



Le siège de Saragosse, par le général Marbot

« Avant la grande insurrection amenée par la captivité de Ferdinand VII, la ville de Saragosse n'était pas fortifiée ; mais en apprenant les événements de Bayonne et les violences que Napoléon voulait faire à l'Espagne pour placer son frère Joseph sur le trône, Saragosse donna le signal de la résistance. Sa nombreuse population se leva comme un seul homme ; les moines, les femmes et même les enfants prirent les armes. D'immenses couvents, aux murailles épaisses et solides, entouraient la ville ; on les fortifia, et des canons y furent placés ; toutes les maisons furent crénelées, les rues barricadées ; on fabriqua de la poudre, des boulets, des balles, et l'on réunit de très grands approvisionnements de bouche. Tous les habitants s'enrégimentèrent et prirent pour chef le comte Palafox, l'un des colonels des gardes du corps, et ami dévoué de Ferdinand VII, qu'il avait suivi à Bayonne, d'où il s'était rendu en Aragon après l'arrestation du roi. [...]

[Le] premier siège fut [...] manqué ; mais nos troupes étant rentrées victorieuses en Aragon, le maréchal [Lannes] venait en 1809 attaquer de nouveau Saragosse. Cette ville se trouvait alors dans de bien meilleures conditions de défense, car ses fortifications étaient achevées, et toute la population belliqueuse de l'Aragon s'était mise dans la place, dont la garnison avait été renforcée par une grande partie des troupes espagnoles de l'armée de Castaños, battues par nous à Tudela, de sorte que le nombre des défenseurs de Saragosse s'élevait à plus de quatre-vingt mille hommes, le maréchal n'en ayant que trente mille pour en faire le siège ; mais nous avons d'excellents officiers. L'ordre et la discipline régnaient dans nos rangs, tandis que dans la ville tout était inexpérience et confusion. Les assiégés n'étaient d'accord que sur un seul point : se défendre jusqu'à la mort ! Les paysans étaient les plus acharnés ! Entrés dans la ville avec leurs femmes, leurs enfants et même leurs troupeaux, on avait assigné à chaque groupe le quartier ou la maison qu'il devait habiter, en jurant de le défendre. Là, les gens vivaient entassés pêle-mêle avec leur bétail et plongés dans la saleté la plus dégoûtante, car ils ne jetaient aucune ordure au dehors. Les entrailles des animaux pourrissaient dans les cours, dans les chambres, et les assiégés ne prenaient même pas la peine d'enlever les cadavres des hommes morts par suite de l'affreuse épidémie qu'une telle négligence ne tarda pas à développer.

Le fanatisme religieux et l'amour du sacré de la patrie exaltant leur courage, ils s'abandonnèrent aveuglément à la volonté de Dieu... »

MARBOT, Jean-Baptiste Antoine Marcellin, *Mémoires du général baron Marbot*, t. II, Paris, Plon, 1893, p. 96-100.

Marbot, Jean-Baptiste Antoine Marcellin, baron de (1782-1854). Aide de camp d'Augereau, puis de Lannes et de Masséna, Marbot a participé aux grandes campagnes du Consulat et de l'Empire. Publiés tardivement, ses *Mémoires* sont à lire avec une certaine prudence car Marbot s'inspira, pour les rédiger, des livres d'histoire et des souvenirs de son temps. De nombreux historiens accordent encore une valeur réelle à son témoignage.